

— 1 —

Eugène MATHIS  
Lauréat de la Société<sup>1</sup> Erckmann-Chatrian  
Lauréat de l'Académie française

# LA FORÊT<sup>^</sup>

## vosgienne

RECUEIL DE POÉSIES

(*Œuvre posthume*, tirage à 200 exemplaires, dont 12 sur Lafuma)

1934  
R. MATHIS, LYCÉE DE MOULINS  
ÉDITEUR

IMPRIMERIE CRÉPIN-LEBLOND  
MOULINS



— 3 —

Eugène MATHIS  
Lauréat de la Société<sup>1</sup> Erckmann-Chatrian  
Lauréat de l'Académie française

# LA FORÊT

## vosgienne

RECUEIL DE POÉSIES

(*Œuvre posthume*, tirage total 200 exemplaires)

1934

R. MATHIS, LYCÉE DE MOULINS  
ÉDITEUR



## AUX LECTEURS

*Mon père nous a quittés avant d'avoir publié toutes ses œuvres. Un pieux devoir filial me pousse à présenter à ses lecteurs habituels tous ses travaux inédits. Il s'agit aujourd'hui d'un recueil de poésies sur « La Forêt vosgienne » et sur les mœurs et coutumes de ceux qui habitent à proximité. Quel sujet plus apte à inspirer la Muse que notre forêt ? Sur les monts arrondis aux assises anciennes et dans les vallées profondes, la sylve vosgienne étend à l'infini son manteau noir. Les nuées en passant accrochent leur robe diaphane aux cônes gigantesques des sapins centenaires et sèment leurs effilochures dans les abîmes ténébreux d'où monte le roulement monotone des eaux sauvages. Dans les sous-bois profonds s'ouvrent à chaque pas des bouches d'ombre où grouille une vie mystérieuse...*

*Certaines des poésies de ce recueil ont déjà été publiées dans des revues. Le sonnet Pays vosgien lui a mérité en 1907 un premier prix de poésie au concours Les Poètes de Clochers, organisé par les Annales politiques et littéraires. La revue Le Pays lorrain, dont mon père était l'un des plus anciens collaborateurs, a publié Le Patois en 1911, Le Couarail en 1920, Le Sapin (L'Exilé) en 1932. D'autre part, le Bulletin de la Société philomatique vosgienne a publié en 1939 également Le Patois, Le Hêtre et Les Bures (ces trois poésies sont en patois et en français).*

*Les autres poésies sont, à ma connaissance, inédites. Mon père nourrissait le projet de présenter chacune de celles-ci à la fois en vers patois et en vers français. Hélas ! le savoir me manque pour satisfaire à la première partie de son désir car, déraciné dès ma jeunesse, je n'ai eu l'heur d'entendre parler son cher patois des Vosges, dans lequel il excellait, qu'un mois l'an lorsque les vacances me permettaient de venir me reposer au contact de sa saine philosophie et de sa grande bonté. De ce fait, j'ai dû me contenter de publier seulement dans les deux langues les trois poésies déjà éditées en patois, il m'a été impossible de retrouver toutes les autres dans ses papiers. Quant aux vers français que j'ai recueillis épars dans ses*

*archives, et, par suite, difficiles à rassembler, ils montreront une fois de plus à ceux qui ont connu mon père combien étaient profond son amour de la nature, grand son attachement à nos chères montagnes et ancré son désir de tirer de chaque spectacle de cette nature une leçon de philosophie pratique ou de moralité généreuse.*

*Enfin, comme on ne retouche pas l'œuvre d'un cher disparu et que, du reste, la compétence me fait défaut, tout en m'inclinant devant son modeste et solide talent, je demande à ceux qui le liront de penser que la mort n'a pas permis aux œuvres inédites qui suivent de recevoir de leur auteur les derniers apprêts qui précèdent l'édition.*

René MATHIS.

## LA FORÊT VOSGIENNE

Moins que d'autres pays es-tu digne d'éloges,  
Toi dont on n'exalta jamais l'âpre beauté,  
Forêt mystérieuse et profonde des Vosges,  
Asile de la liberté ?

Ton manteau ténébreux, ton amplitude immense,  
Tes cascades, tes lacs et ton rude climat,  
Pour s'exercer au tendre et doux parler de France,  
Offrent sans doute un thème ingrat.

Le rustique patois dont tes fils font usage  
Seul semble fait pour rendre en ses rudes accents,  
Tes agrestes aspects, ta puissance sauvage,  
La voix rugueuse des torrents.

Mais de ta solitude, imitant le silence,  
Tes robustes enfants préfèrent les attrait  
Des pénibles labeurs à ceux de l'éloquence  
Et ne livrent point leurs secrets.

Si parfois en français où je ne suis point maître  
Je traduis le patois de mes vers indigents,  
C'est pour tirer d'oubli, pour faire au loin connaître  
Ta vie et tes tableaux changeants.

Je sais combien telle œuvre est vaste et téméraire,  
Mais pour m'encourager j'ai ta vieille leçon,  
Forêt aux fûts puissants, dont l'effort séculaire  
Porte si haut ta frondaison.

25 janvier 1927.

**AUX VOSGES]**

Forêt profonde,  
Plaine féconde,  
Ce sol vosgien,  
Foyer ancien  
De notre race,  
Toujours meurtri,  
Toujours vivace,  
C'est mon pays !

Aux merveilles que crée un peuple industriel,  
Ô Vosges ! pour charmer les yeux et la pensée,  
Vous joignez vos forêts au flanc des monts pressées,  
Vos rupts bruyants, vos lacs, un passé ténébreux.

Ces ballons étagés dont la mouvante houle  
Paraît à l'infini déployer ses flots verts,  
Sont l'ample réservoir dont l'onde vers deux mers  
Par tous les horizons prend sa course et s'écoule.

N'est-ce point à ma terre, à l'attrait si puissant,  
Lorraine, que tu dois ton prestige et ta grâce ?  
Au livre d'un passé portant ta rude trace  
Les exploits de ses fils sont écrits dans le sang.

23 mai 1930.

## PAYS VOSGIEN

C'est un de ces lambeaux de la terre française  
Où s'imprima sanglant le croc de l'ennemi,  
Champ qui s'étend des bords sacrés de Domremy  
Et des bois roux d'Argonne aux bois sombres de Fraize.

Ce sont ces hameaux tels des nids dans la falaise,  
Aux étages des monts suspendus à demi,  
Où naquit le torrent qui roula vers Valmy  
Les preux de Sambre-et-Meuse et de quatre-vingt-treize.

C'est le berceau fécond de ce peuple indompté  
Dont les fils, par le livre et par la liberté,  
Depuis nos jours de deuil, ont refait la patrie.

C'est le seuil où la France en des rumeurs d'airain,  
Se tient, face au danger, implacable et meurtrie,  
La main sur son épée et les yeux vers le Rhin.

(Concours des Poètes de Clocher — 1<sup>er</sup> prix, 1907.)

## AU SAPIN DES VOSGES

Ô fier sapin, vivant emblème  
De l'âpre nature où tu vis,  
Par tant de liens comme moi-même  
Tenant au sol de ce pays,  
Pour cette parenté, je t'aime,  
Doux ombrage de mon logis.

Planté dans le rocher aride,  
Ton fût qui s'élance d'un trait,  
Droit comme un i, sans une ride,  
Vers le ciel froid de nos sommets,  
Porte dans l'immensité vide  
La chanson large des forêts.

Et ta troupe que tient unie  
Une invincible volonté,  
Monte semant ses colonies  
Sur l'horizon illimité,  
Puis s'étend en nappe infinie,  
Parant des monts la majesté.

De ma terre, l'âme féconde  
Palpite en tes panaches ronds,  
Et son œuvre que tu secondes,  
Au gré de toutes les saisons,  
Imprime sa marque profonde  
Dans l'aspect de tes frondaisons.

Au printemps le bleu de ta cime  
Se mêle avec celui des cieux ;  
Mais l'été vient ; elle s'imprime  
Du vert des lacs silencieux ;  
L'automne elle emprunte aux abîmes  
Leur aspect morne et ténébreux.

Quand l'hiver fait ployer tes branches,  
Couvrant le hallier d'un plafond,  
Sur l'horizon où rien ne tranche,  
Ton vaste manteau se confond  
Avec celui des crêtes blanches  
Dormant de leur sommeil profond.

Portant les trois couleurs de France  
Fièrement au haut de ton mât,  
Tu flottes sur la mer immense ;  
En toi, quand l'orage s'abat,  
Le nautonier a confiance :  
Tu fléchis mais ne te romps pas.

Dans notre peuple se reflète  
Ta vertu, courageux sapin  
Qui vas battu de la tempête  
Et sous chaque coup du destin,  
Courbes, puis relèves la tête,  
Prêt à reprendre ton chemin.

Tu participes à toute heure  
À notre vie et à nos deuils ;  
Nous te devons notre demeure,  
La flamme qui réjouit l'œil  
Et, vienne le jour où l'on pleure,  
Les ais résineux du cercueil.

## L'ANCIEN

Du noir manteau tendu sur les monts sourcilleux  
Par la forêt profonde, un fier sapin s'élançe  
Qui, brisant des sommets l'uniforme ordonnance,  
Porte haut dans le ciel son front prodigieux.

Sur son tronc centenaire et le long de ses branches,  
Des lichens, chaque hiver renforcés, à l'instar  
D'une barbe chenue au menton d'un vieillard,  
La flottante toison suspend ses mèches blanches.

Les agents forestiers chargés de l'immoler,  
Admirant sa beauté, sa vigueur et sa taille,  
Tout prêts à le marquer de la fatale entaille  
Qui le désigne au fer, vingt fois ont reculé.

Par la hache vingt fois la futaie éclaircie  
S'était renouvelée, et l'ancien, fièrement  
Barrant de son ampleur un coin de firmament,  
Resté seul, dominait la sylve rajeunie.

La loi du Christ ayant modifié la forme  
Des croyances, le fond n'en est point affecté :  
À la place qu'eût prise une divinité,  
Une Vierge se niche au creux du tronc énorme.

Il est pareil à ceux où les vieux charpentiers  
Creusaient patiemment ces bassins de fontaine  
Que toute l'eau drainée en la combe prochaine, A peine,  
dans un jour, emplissait tout entiers.

Le bûcheron qui garde à l'arbre le respect  
De l'ancêtre vivant dans la forêt ancienne,  
Dont la vie âpre et sombre est semblable à la sienne,  
Sentait son âme fruste émue à son aspect.

Aussi quand des marchands le cupide manège,  
Supputant le profit qu'ils en pourraient tirer,  
Eut décidé le fisc à le sacrifier,  
Il refusa son bras à l'œuvre sacrilège.

Vainement la menace avec l'appât du gain  
Voudront fléchir un tel entêtement d'apôtre,  
Vainement on pourra s'adresser à un autre,  
Nul sur l'arbre sacré ne portera la main.

C'est pourquoi sur le dais onduleux des feuillages  
D'où s'élance son fût d'un vigoureux effort,  
L'ancêtre reste seul, oublié par la mort,  
Debout comme un témoin vivant des anciens âges.

14 janvier 1929.

## UN SOLITAIRE

Au faite du roc, puissante ossature  
Qui saillit au flanc du mont boisé,  
Suivant quel hasard ou quelle gageure,  
Ce sapin a-t-il autrefois poussé ?

Et par quel miracle en la pierre aride,  
A-t-il pu trouver la sève qui fait  
Se dresser vaillant dans le ciel torride  
Au-dessus des monts, ce roi des forêts ?

Du temps et du ciel subissant l'injure,  
Tout l'hiver il tient tête aux vents du nord ;  
L'été, l'ouragan brise sa ramure,  
Ébranle son tronc, et la foudre y mord.

Pendant qu'à son pied dans la sylve drue,  
Les pins à l'orage offrent un seul front,  
Triste et solitaire il lutte en la nue ;  
Sa plainte se perd dans le ciel profond.

Pendant que lui vient de la forêt dense  
La rumeur que fait le cœur éternel  
De frères unis dans la même espérance,  
Son exil lui semble encore plus cruel.

Si l'âme de l'arbre est semblable aux nôtres,  
Quel concert jaloux s'élève souvent  
Vers celui placé si haut sur les autres,  
Mais dont nul ne sait le secret tourment.

Quand il tombera sous sa rude tâche,  
Persistant au roc même à s'agripper,  
À son tronc meurtri, pour porter la hache,  
Aucun bûcheron n'osera grimper.

Et le voyageur, sur la roche noire,  
Voyant suspendu ce débris puissant,  
Devra faire effort encore pour croire  
Qu'ait pu dans tel lieu vivre tel géant.

27 décembre 1927.

## LES ECLAIREURS

Comme un corps de guerriers se rue en rangs pressés,  
Des pins, au flanc des monts, grimpe la verte houle ;  
Mais les autans se sont à leur tour élancés  
Pour défendre l'accès des chaumes à leur foule,  
Comme un corps de guerriers se rue en rangs pressés.

Voici les éclaireurs épars dans la tempête,  
Les pins que la forêt a jetés en avant ;  
Enfants déshérités chargés de tenir tête  
Aux assauts répétés de l'hiver et du vent,  
Voici les éclaireurs épars dans la tempête.

Ils sont comme échoués entre deux océans :  
Le bois ample et profond, les chaumes glaciales ;  
Recevant sur leurs bras noueux les fouets cinglants  
Avec lesquels le Nord fustige ses cavales,  
Ils sont comme échoués entre deux océans.

La gelée à leur front met ses froides morsures ;  
Le printemps n'a pour eux que de tardifs éveils ;  
Pendant que la forêt dans ses vertes frisures  
Sent comme une onde fuir l'or vivant du soleil,  
La gelée à leur front met ses froides morsures.

Leurs troncs roux sont couchés tels des lutteurs blessés,  
Leurs racines du roc élargissent les failles  
Et semblent sur le sol des serpents enlacés ;  
La résine, en pleurs blonds, coule de leurs entrailles ;  
Leurs troncs roux sont couchés tels des lutteurs blessés.

Le désert a fait place à la forêt profonde ;  
Derrière le rempart des sapins douloureux,  
La vie étend le champ de son œuvre féconde ;  
Sur les monts, les climats se font moins rigoureux,  
Le désert a fait place à la forêt profonde.

Notre race est pareille au bois envahissant  
Qui monte vers le ciel le front dans la tourmente,  
Et notre voie est trop souvent teinte du sang  
De ceux qui devant nous sont tombés sur la pente ;  
Notre race est pareille au bois envahissant.

Ce sont ses éclaireurs, martyrs des causes saintes,  
Qui défendent le droit, cherchent la vérité :  
Tous ceux-là dont l'exemple et les nobles empreintes,  
Dans son chemin montant guident l'humanité,  
Ce sont ses éclaireurs, martyrs des causes saintes.

C'est l'aède empruntant ses ailes d'or au verbe  
Pour donner à l'idée un essor radieux ;  
C'est le savant modeste augmentant de sa gerbe, La  
moisson faite au cours des siècles studieux ;  
C'est l'aède empruntant ses ailes d'or au verbe.

Ce sont les ouvriers, ce sont les laboureurs  
Alimentant la vie et la pensée humaines ;  
Et c'est l'humble soldat veillant sur nos bonheurs  
Jusqu'à l'heure où l'amour aura chassé les haines ;  
Ce sont les ouvriers, ce sont les laboureurs.

10 août 1901.

## RESCAPÉ

La guerre a passé labourant les « chaumes »,  
Hachant la forêt, et, dans les ravins,  
Mêlant aux débris saignants des sapins  
Les membres sanglants et broyés des hommes.

Puis les ouragans sous leurs rudes chocs,  
De la guerre impie ont achevé l'œuvre ;  
Les troncs arrachés sont comme des pieuvres  
En leurs bras levés soulevant des rocs.

Seul, sur la montagne en entier rasée,  
Un arbre resté debout par hasard,  
Sur le ciel profond présente au regard  
Son fût vigoureux, sa cime brisée.

Ses rameaux rompus semblent maintenant  
Des moignons hideux saillant sur un torse ;  
Après la mitraille, en sa rude écorce,  
La foudre a tracé son trait fulgurant.

Et c'est pourquoi quand sa rugueuse échine  
Plie au vent du nord, sa rumeur là-haut,  
Ainsi qu'un défi qui meurt en sanglot,  
S'élève d'abord pour fuir en sourdine.

La sève pourtant de ce champ maudit,  
Comme hier afflue et coule en sa fibre ;  
Aussi l'arbre dresse en l'espace libre  
Depuis le printemps, un front reverdi.

Puis des lois du temps ayant prescience,  
Ce vivant levé sur le peuple mort  
Voit la vie au bois reprenant essor,  
Et jette à la nue un chant d'espérance.

Aussi sur les monts le sapin debout,  
Fièrement, ce soir, vers le ciel s'élance.  
Et ce rescapé nous paraît immense,  
Planté dans le jour quand l'ombre est partout.

18 janvier 1927.

## L'OURAGAN

Sur l'ample vastité des vallons et des cimes,  
Comme un dragon surgi d'on ne sait quels abîmes,  
Roulant avec fracas ses anneaux monstrueux,  
L'ouragan déchaîné bondit tumultueux.  
De l'océan des pins qu'il fouette de sa queue,  
Une houle violente enfle la nappe bleue.  
Ainsi qu'un peuple uni dont on trouble la paix,  
Les arbres menacés serrent leurs rangs épais ;  
La forêt obstinée en son âpre défense,  
Se lamente et se plaint comme un être qui pense ;  
Tour à tour, chancelant sous le poids du fardeau,  
Elle s'incline entière et relève le dos.  
Mais le fracas d'un pin fait tressaillir la masse ;  
La brèche est ouverte en la mouvante cuirasse,  
Où le dragon vainqueur s'introduit en hurlant.  
Lors la vieille forêt voit ses fils défaillant  
L'un sur l'autre s'abattre en déchirant sa robe.  
À son obscur destin plus rien ne la dérobe ;  
Comme un lutteur vaincu s'abandonne à son sort,  
Elle s'offre geignante à l'inferral effort.  
Mais, quand, enfin lassé, l'ouragan prend haleine,  
La forêt en débris jonche la verte arène.  
Il a suffi d'un seul fléchissant sous l'assaut,  
Et, des forces de tous, s'est rompu le faisceau.

Quand en nous sur un point la passion a prise,  
Son souffle, alors pareil à l'orage qui brise  
Les grands pins dans la sylve ainsi que des fétus,  
L'une après l'autre, en l'âme, ébranle les vertus.

14 janvier 1927.

## L'EXILÉ

Pour te planter aux bords où m'exilait la loi,  
Je t'emportai jadis de ma forêt lointaine,  
Voulant garder un peu de cette ombre qui traîne  
Sur le vallon natal où le sapin est roi.

Nous souffrîmes tous deux, mais plus heureux que moi,  
Enfin tu pris racine en l'humus de la plaine,  
Et dans l'enclos conquis, ta cime souveraine,  
Sous le ciel étranger, a des reflets d'orfroi.

Après avoir, trente ans, traîné ma nostalgie,  
Je regagne vieilli notre agreste patrie,  
Et, pour te dire adieu, je retarde mes pas.

C'est qu'un double remords trouble mon allégresse,  
Regret de ne pouvoir te remporter là-bas,  
Regret d'avoir ici gaspillé ma jeunesse.

3 janvier 1922.

## LE HÊTRE

Montant des forêts de la plaine  
Vers les monts dont le sapin noir  
A fait son unique domaine,  
Un jour le corbeau laissa choir,  
De son bec brun, la blonde faîne.

La graine au printemps s'animait :  
De la profonde sapinière,  
Hôte perfide, ainsi germait  
Dans l'alluvion millénaire,  
Ce roi futur de nos sommets.

Il grandit ; son feuillage sombre  
Autour de lui couvre le sol ;  
Puis ses rejetons sous leur nombre  
Écrasent le vert parasol  
Des beaux sapins mourant dans l'ombre.

Puis, accentuant leur victoire,  
Les hêtres s'agrippent au flanc  
De la « chaume », âpre territoire,  
Que n'a jamais dans son élan,  
Atteint, des pins, la houle noire.

Aussi, quand par les vents d'hiver  
L'ample hêtraie est éclaircie,  
De nos monts autrefois tout verts,  
Il semble que la calvitie  
Envahit le front découvert.

**LO BOHHO**

*In jo, montant dis bas dè piaine  
Dwa līs revīs do pays haut  
Où līs sepnés ot lū domaine,  
Enne conâie è, do bohho,  
Lehhi cherre lè brune graine.*

*Lo fûta sewauī énimait  
Dos lè sepnère lè fèine.  
Et, hhoúgniâ, dina jeurmait  
Et zos tire peurnit récîne  
Lo nové rvé-là dis semets.*

*Il devînt grand ; sè fouie encombre,  
Cwèche lo leu, boûne lo ta ;  
Pis sis rejets zos lū nombre,  
Que chèque jo crât et se stad,  
Stofiat lès seps morant das l'ombre.*

*Pus ils n'ot, pus ils n'è vlot pare :  
Līs bohhtès s'égrippat au fianc  
Dè haute chaume is champs avars  
Que n'è co jmâ das s'n élan,  
Pévu gainī lè houle nare.*

*Mais quand līs hevīs sot révants,  
Et que sot cheutes līs fouiâtes,  
Su notis monts, wahhs ennsequan,  
Il senne éneu qu'enne résatte  
Vînt de pesser su lū frot blanc.*

Ainsi la vague envahissante,  
Battue et refoulée en vain,  
Lente, tenace, insinuante,  
Aura dans l'avenir prochain  
Raison de la forêt puissante.

Les sapins sveltes disparus,  
C'est une époque qui s'achève ;  
À leur tour les hêtres ventrus,  
Race neuve et riche de sève,  
Prendront la place des vaincus.

Comprenez-vous ma parabole,  
Vosgiens, fils du vieux temps ?  
Je vous le dis sans hyperbole :  
Dans l'avenir inquiétant,  
De nos destins elle est symbole.

Car nous courons aussi danger,  
Comme le pin dans la montagne,  
De voir le flux de l'étranger,  
Qui de proche en proche nous gagne,  
Dans nos hameaux nous submerger.

Astucieux et plein d'audace,  
Avec des appétits de loup,  
Des quatre coins de l'espace,  
Il accourt et s'assied chez nous  
Toujours à la meilleure place.

Et dîna lè vague écabranle.  
Reboussie et montant tojo,  
Ainsi qu'enne ôve sûniente,  
Das in jo preuche érait raho  
Do sep è lè bêle pohhanle.

Mouîts lis seps fiavants, évo zas  
C'a lè vée époque èseuvie ;  
E lû pièce, bohhos pansas,  
Rèce nuve et rèche de vie,  
Vol se spande das tos lis sas.

Compeurnis-vos mè parabole,  
Vosgiens, éfanls do vî ta ?  
Sna pare deto de parôle,  
Je vos lo dis bîn nattemat,  
De note sort c'a lo sîmbole.

Je ne serans nos e wadèr ;  
Das lis villes et lis vilèjes  
Lo flux étrinje monte édè,  
Et nesquè das notis mainèjes  
Menèce de nos inondèr.

Répi d'astuce et de hadiesse,  
Lis dais grands et neuri de hhès,  
Evo lo fîhh d'in chîn de chesse,  
Lo fû de leu chí nos s'éhhè  
Tocou das lè pus balle pièce.

Usine, boutique, bureau,  
Plus rien n'échappe à cette plaie ;  
Il prend la terre et capte l'eau,  
Et, tel le hêtre en la futaie,  
Fait chaque jour un pas nouveau.

Lentement changent nos coutumes ;  
Nos mœurs se perdent sans espoir ;  
Physionomie et vieux costumes,  
La langue et les noms du terroir,  
Tout disparaît sous cette écume.

Pour voir nos sommets verdoyer  
Sous leur parure séculaire,  
Et ne point nous laisser noyer,  
Gardons de l'emprise étrangère  
Les monts, la race et le foyer.

16 janvier 1927.

Fabrique, botique, bureau,  
Tout a gueurnè pa svelte piaie ;  
Il rémesse, étahhe è mouïau,  
Et, tèt bohho das lè futaie,  
S'élève chèque jo pus haut.

Comme c'a lan d'été lè crème,  
Lis moeurs dis notes se runat ;  
Lè veusture, lo révi même,  
Lo longuèje et lis ancîns nas,  
Tout s'ébime zos svelte squemme.

Po rewèr tojo notis hauts  
Lure das lû wahhe pêrure,  
Po wadèr lè kia dè priho,  
Sauvas de l'étrinje étémure  
Lis monts, lè rèce et lè mauho.

## XÉFOSSE

Venez, pauvres mortels, qui cherchez loin du bruit,  
Pour goûter le repos, un heureux coin de terre  
Qu'un guide officiel n'ait pas encore décrit,  
Je sais une oasis cachée et solitaire,  
Telle que l'Oberland et l'Alpe n'en ont plus,  
Où, de trouver l'Anglais, vous n'aurez pas la crainte,  
Un asile ombragé que dans leur labyrinthe  
Font les monts chevelus.

Voici Xéfosse avec son gouffre de verdure,  
Les sentes surplombant l'abîme ténébreux,  
Les agiles ruisseaux, ces voix de la nature,  
Qui susurrent au fond du val mystérieux ;  
Du faite ensoleillé notre regard se penche  
Et contemple ébloui la masse des sapins  
Qui semblent, des monts bleus, dans la nuit des ravins  
Descendre en avalanche.

Où, mieux qu'ici, peut-on sentir la vanité  
Des efforts de ce monde inconscient qui rampe  
Là-bas dans la vallée ? En la sérénité  
Du ciel plus rapproché, notre esprit se retrempe ;  
Le sang gonfle nos cœurs de ses flux plus pressés ;  
Le vent des sommets purs nous insuffle la vie,  
Et nous restons ainsi devant l'œuvre infinie  
Muets et sans penser.

Ô vallon de Xéfosse ! aux jours de ma jeunesse,  
Quand j'avais le front lourd de rêve et de souci,  
Je suis venu souvent chercher à ma détresse,  
En tes retraits profonds, quelques heures d'oubli ;  
Je sentais, solitaire en ta vaste futaie,  
Mes modestes espoirs reprendre leur essor,  
Et puis je repartais plus léger et plus fort  
Sur ma dure montée.

15 novembre 1903.

## PAYSAGE D'HIVER

L'hiver sur la forêt tend son manteau d'hermine ;  
Sous ses milliers d'arceaux, la voûte des sapins,  
Comme la galerie obscure d'une mine,  
S'enfonce aux profondeurs confuses des ravins.

Les oiseaux sont partis, et, dans leur lit de glace,  
Les ruisseaux sont muets ; sous les berceaux que font  
Les houx sur les sentiers, aucun souffle ne passe ;  
Le bois silencieux dort d'un sommeil profond.

De l'arbre, dans la nuit, plonge la haute cime ;  
Le brouillard et le froid, la ténèbre et la peur  
De spectres menaçants remplissent cet abîme,  
Et ce mystère étrange étreint mon pauvre cœur.

Ma pensée aux pays fabuleux se reporte ;  
Devant ces lieux perdant leurs aspects familiers,  
Je crois apercevoir dans une cité morte,  
Quelque temple oublié entre ses hauts piliers.

Dans la troupe anonyme étendant sans limite  
Sa masse sur les monts, le front lourd et courbé,  
Noir sous ses festons blancs, le grand sapin médite  
Comme un penseur profond en son rêve absorbé.

Voit-il déjà son chef allumé comme un cierge,  
Quand la sève en sa fibre apportant son levain,  
Ainsi qu'un sourd désir aux lèvres d'une vierge,  
L'avril met aux rameaux des touches de carmin ?

Demeure-t-il encore en sa pensée obscure  
Souvenir des splendeurs dont les étés finis,  
Comme pour un hymen, ont paré la nature,  
Pendant qu'un souffle chaud fait chanter les nids ?

Rêve-t-il d'ouragan courbant sa longue échine,  
Faisant autour de lui rouler avec fracas  
Les géants des forêts, qu'il brise et déracine,  
Sur le sol ébranlé que labourent leurs bras ?

Que savons-nous ? souvent impuissants à comprendre  
Ce que la vie en nous a caché de secrets,  
Comment avec nos sens, pauvres humains, surprendre  
Cette âme qui, dans l'ombre, anime la forêt ?

23 décembre 1926.

### FLEUR DES BOIS

Se riant du froid qui l'endolorit,  
Confiante encore en sa destinée,  
Une pâle fleur par hasard est née  
Dans le sous-bois sombre où rien ne fleurit.

En vain dans l'azur le soleil sourit ;  
La haute cime est seule illuminée ;  
Du jour bienfaisant la fleur dédaignée  
Sur le sol glacé tombe et se flétrit.

J'avais en mon cœur une humble fleurette ;  
Quel qu'il fût : amour, amitié discrète,  
Un chaud rayon l'eût fait s'épanouir.

Cette aide je l'ai vainement cherchée ;  
L'espoir a fini par s'évanouir ;  
La fleur a languï puis s'est desséchée.

12 décembre 1923.

## LA CASCADE

Viens enfant dont le front est pesant de chimère,  
Qui marches dans le jour courbé sous ton fardeau,  
Dont la peine en la paix de la nuit s'exaspère,  
Ecouter dans le soir le bruit calme des eaux.

Le ciel éteint ses feux sous le voile des brumes,  
La nuit, de la vallée, a noyé le décor,  
Et, sur le coteau noir, nul éclair ne s'allume  
Indiquant que dans l'ombre un foyer veille encor.

Entends-tu, maintenant qu'en la vaste étendue  
De la forêt les vents expirent épuisés,  
Cette ample rumeur qui dans le jour s'atténue  
Et qui monte du gouffre où les pins sont pressés ?

Les larmes de la nue et les pleurs de l'aurore  
Aux veinules des monts aux multiples réseaux  
Pénètrent, et, sans fin, en secret s'élabore  
Le poème splendide et ténébreux des eaux.

La montagne sans cesse en ses lourdes entrailles,  
Sent, pour venir au jour, ramper le flux vivant,  
L'onde en murmure heureux sourd de toutes les failles  
Et, du sommet des monts, dévale en s'activant.

La cascade, là-haut, étend sa chevelure  
Autour des rocs puissants enroulés dans ses rets ;  
Son roulement profond fait frémir la ramure  
Et retentir au loin le sol de la forêt.

Du cirque ténébreux ouvert sous la pinède,  
Un flot jaillit, accourt, se précipite et fuit,  
Et, semblant le poursuivre, un autre lui succède,  
Un autre, un autre encor que l'abîme engloutit.

Le flot tumultueux sans fin tombe et s'écrase,  
Et la raison me dit que, sans fin, sans repos,  
Il en fut ainsi dès qu'assurés sur leur base,  
Les monts au front neigeux sortirent du chaos.

Sans cesse, en l'infini des temps renouvelée,  
Demain comme aujourd'hui, toujours comme demain.  
D'un mouvement égal, la vague échevelée,  
Dans son sillon rugueux, poursuivra son chemin.

Et notre esprit, devant cette mouvante houle  
Qui sourd, bout et se rue au lointain océan,  
Se surprend à rêver à cette humaine foule  
Qui naît, se meut, se presse et retourne au néant.

Sans que jamais le temps vienne en briser la chaîne,  
Comme un flot chasse un autre aux replis du thalweg,  
Les générations se suivent sur la scène ;  
Chaque heure en voit naître une et disparaît avec.

Le mortel entraîné par le courant qui passe,  
Cherchera vainement à quoi se raccrocher,  
Il ne laissera pas sur la terre de trace  
Plus que la goutte d'eau glissant sur le rocher.

Tel est sage, mon fils, dont la philosophie  
Se soumet sans révolte à la loi du destin,  
Et qui ne charge point de soucis une vie  
Prise comme un fétu dans le torrent humain.

2 janvier 1929.

## LA SCHLITTE

Le bûcheron grim pant d'un effort mesuré  
Le long des raidillons, où s'agrippe la sente,  
Son fardeau vacillant sur le dos assuré,  
Remonte la schlitte pesante.

Celle-ci semblant prendre à tâche d'aggraver  
La force qui retient dans la vallée obscure  
Ce qui vers les sommets tente de s'élever,  
Aux épaules se fait plus dure.

Au haut de la montagne où l'homme arrive enfin,  
Des troncs qui gisent dans la forêt saccagée  
Ou de quartiers saignants de hêtre et de sapin  
La schlitte est lourdement chargée.

Le bûcheron saisit les brancards recourbés,  
S'attelle d'une hart au véhicule étrange,  
L'amène, le pas lourd et le torse bombé,  
Au haut du chemin de vidange.

Puis son dos vigoureux s'arc boutant au fardeau,  
Assurant son talon aux barres de la sente,  
Pour opposer sa force à l'élan du traîneau  
Commence la rude descente.

La schlitte de nouveau, comme un être pervers,  
Avecque l'énergie opiniâtre des brutes,  
Cherche à précipiter l'homme aux gouffres ouverts  
Dans le flanc des pentes abruptes.

Un funeste caillou par le soulier heurté,  
Se détache en roulant ; le pied manque la ranche ;  
L'instrument aussitôt, par son poids emporté,  
Se précipite en avalanche.

En vain du bûcheron l'effort désespéré  
Essaïra d'arrêter le glissement rapide,  
En vain par ses talons le sol est labouré,  
Le chargement échappe au guide.

D'un élan débridé, fonçant avec fracas,  
Emportée à travers la forêt qu'elle abîme,  
Avec le malheureux que guette le trépas,  
La schlitte se rue à l'abîme.

Le schlitteur d'un bond tente encor de s'échapper ;  
Le féroce instrument ne lâche pas sa proie ;  
Comme un fêtu vivant il vient de la happer ;  
Il l'étend, la roule et la brise.

Dans l'éboulis des rocs, l'éclatement des pins,  
La schlitte à l'abandon, comme un bolide passe ;  
Un bruit sinistre roule au profond des ravins  
Où tout le chargement s'écrase.

Sur la pente là-haut, une croix au passant  
Redira que la sylve obscure et meurtrière  
A son martyrologe et ses drames de sang :  
Qui part au bois, part pour la guerre.

17 juin 1929.

## LE HAGIS

C'est un bouquet de pins couvrant quelques arpents,  
Tache verte accrochée au replis des vallées,  
Où l'on retrouve encor sous les lierres rampants,  
Les sillons desséchés où se sont déroulées  
Les eaux sauvages des torrents.

J'ai couru les pieds nus dans ses maigres gazons ;  
Quand le beau temps avait rafraîchi sa verdure,  
Pour y muser, j'avais des nids dans ses buissons ;  
C'est l'école charmante où, de mère Nature,  
J'ai pris les premières leçons.

C'était mon doux refuge et mon observatoire  
Où je venais m'asseoir dans le jour expirant,  
Pour voir le soleil las se coucher dans la gloire  
Ou l'azur s'étioler, pareil à l'ignorant  
Qui cherche à lire dans un grimoire.

Ma fantaisie en fit un séjour merveilleux  
Qu'au gré de mes désirs transformait une fée :  
Suivant le jour étant palais miraculeux  
Ou jardin d'Orient, ou bien fraîche nymphée  
Avec un peuple fabuleux.

Quand je sentis d'amour ma jeunesse affamée,  
J'eus la Muse à son tour pour compagne le soir ;  
Lors j'y venais guetter au loin dans la ramée,  
La fenêtre fleurie ainsi qu'un reposoir  
Où s'accoudait la bien-aimée.

Ô pure adolescente ! as-tu jamais pensé  
Avec quelle ferveur, du bosquet solitaire,  
L'appel désespéré de l'amour insensé,  
Que ta grâce inspirait à l'obscur prolétaire,  
Un jour vers toi s'est élancé ?

Le hâgis ! mon histoire en ce mot peut tenir :  
De ce lieu mon enfance avait fait son domaine ;  
Ma jeunesse y conçut ses projets d'avenir ;  
Après chaque disgrâce un instinct m'y ramène ;  
Vieux, j'y vivrai de souvenir.

15 avril 1933.

## LES GENÊTS

Ô genêts frangés d'or, orgueil de mon pays,  
Rustiques, glorieux comme la race même,  
Fils du terroir vosgien, ô genêts ! je vous aime  
Pour mes jeunes printemps que vous avez fleuris.

L'indulgente nature étend de votre robe  
Les longs plis sur les monts que perce le granit ;  
Dans vos gîtes profonds les oiseaux font leur nid,  
Le lièvre se blottit, le chevreuil se dérobe.

Combien de doux liens par le temps dénoués,  
Hélas ! combien d'amis qu'a dispersés la vie,  
Et dont la pensée en ma mémoire s'allie  
À vos champs merveilleux où nous avons joué !

Pour en orner le soir les cheveux des bergères,  
Les hardiers amoureux, attentifs au travail,  
Laisant dans les sillons marauder le bétail,  
Mêlaient la marguerite à vos grappes légères.

Ou bien, leurs grands yeux noirs illuminés, mes sœurs,  
Avec vos rameaux blonds flambant comme des cierges.  
Elevaient au « poêle » un autel à la Vierge,  
Ou traçaient sur le seuil une ample croix de fleurs.

Ce jour qu'experte en faste a rajeuni l'Eglise,  
Ce jour était venu révérend des aïeux,  
Quand fêtant le soleil, ils couronnaient de feux  
Les monts où les genêts triomphaient au solstice.

Dès l'aube nous montions pieds nus vers les landiers  
Pour en rifler les fleurs et nos « charpagnes » pleines,  
Nous descendions le soir vers la ville prochaine  
Livrer pour quelques sous de l'or à pleins paniers.

La Fête-Dieu mettait en émoi la vallée,  
Le culte, dans la rue étalait ses splendeurs,  
Dans la profusion des chants et des couleurs ;  
Du vieux clocher les voix prenaient leur envolée.

Et la foule montait, entourant l'ostensoir,  
Le dais empanaché, l'orfroi blond des étoiles,  
Par les chemins jonchés de l'or des genestrolles,  
Entre les rangs de maïs, vers le haut reposoir.

Nous, enfants des hameaux, heureux d'être de fête,  
Suivions comme enivrés et, sans savoir pourquoi,  
Notre cœur se gonflait d'un singulier émoi,  
Et le froid d'un frisson nous passait sur la tête.

Pour ce peuple encor près de ses hérédités,  
C'était comme un rappel venu du fond des âges,  
De ces temps où pour rendre à la nature hommage  
Montait sur les sommets la pâle humanité.

14 octobre 1912.

## LA MASURE

Est-ce un « burg » sur les monts se dressant solitaire,  
Faisant un dur passé revivre à son aspect ?  
Un antique manoir dont la ruine altièrè  
Dans le granit ancrée, impose le respect ?

Non, ma Muse rustique à son rôle fidèle,  
Au sort du pauvre monde emprunte ses sujets,  
Et ne s'expose point, gravissant tels sommets,  
De s'essouffler en vain et de briser son aile.

C'est un écroulement dans la combe caché.  
Que la mousse et la ronce ont couvert de verdure,  
Un nid jadis vivant par l'hiver arraché,  
Une mélancolique et craintive mesure.

Un tâcheron armé de courage et de foi,  
Crut du domaine humain reculer les barrières  
Et faire œuvre éternelle en cimentant ces pierres ;  
Et cet espoir tenait son cœur en doux émoi.

Entre ces murs croulants, l'amour a mis ses charmes,  
Sur des berceaux s'est vu maint rêve édifié ;  
On a peiné, souffert ; des aïeuls ont prié ;  
Sur leurs cercueils fermés ont coulé bien des larmes.

Puis, dispersant le tout ainsi qu'une fumée,  
Le temps, de la famille, a rompu le lien ;  
Sur le logis désert la porte s'est fermée ;  
La nature invaincue a reconquis son bien.

Des jours sans lendemain ont lui sur cette terre ;  
Souvenirs de bonheur, de peine et de misère,  
L'homme même, au néant tout retombe à la fois,  
Et la maison pourrit obscure au fond des bois !

5 juillet 1922.

## LA CAMIRGOLE

### CHANT VOSGIEN

#### I

Fiers braconniers,  
Mineurs, marcaires,  
Noirs charbonniers  
De nos clairières,  
Et bûcherons,  
Chantons nos Vosges  
Et leurs éloges  
Et répétons :

#### REFRAIN

La camirgole  
Bruyante et folle,  
Le chant joyeux  
De nos aïeux ;  
Qu'en vos liesses,  
Verte jeunesse,  
Résonne aussi  
Leur tiouhihi !

#### II

Tiouhouhihi !  
Cri de colère,  
Gai hallali,  
Refrain de guerre,  
Que ces géants,  
Sans langue encore,  
Du val sonore,  
Jetaient au vent.

III

Quand de l'hiver  
Fuit la froidure,  
Sur les revers  
Flambe la bure ;  
Et dans la nuit  
La farandole  
S'allonge et vole,  
Le mont bruit.

IV

Viennent l'autan  
Et les veillées,  
Quel rude chant  
Porte aux vallées  
Le vent qui mord,  
Quand l'ennemie,  
L'âpre eau-de-vie,  
Coule à plein bord ?

V

Tiouhouhihi !  
La foule émue  
Pousse ce cri  
Quand on salue  
Nos bataillons,  
Dans l'air où chante  
La bouche ardente  
De leurs clairons.

VI

Tiouhouhihi !  
Dans la tourmente,  
C'est le défi  
Du haut des pentes  
Des monts lorrains  
Que l'écho roule,  
Vibrante houle,  
Jusques au Rhin.

VII

Nous défendrons  
Comme nos pères  
Et nos ballons  
Et nos chaumières  
Jusqu'au trépas ;  
Aux heures graves,  
Le sang des braves  
Ne faillit pas.

10 mai 1914.

## LE LANGE<sup>1</sup>

De la masse des monts, dont la lourde phalange,  
De ses dos onduleux barre notre orient,  
Plantant dans la vallée un éperon puissant,  
Ainsi qu'un éclaireur se détache le Lange.

La tête porte au ciel un casque noir de pins,  
La bruyère lui fait une ceinture rose,  
Jusqu'au pied verdoyant que la rivière arrose,  
Au flanc, les moissons d'or s'étalent en gradins.

Contre son vaste écran qui préserve des bises,  
S'attarde le soleil même au creux de l'hiver  
Et fait au fond des bois, sous un climat de fer,  
Une tiède oasis où Fraize s'est assise.

Qui m'eût dit quand j'allais jouer à Robinson,  
Humble mont de chez nous, en ta sylvie profonde,  
Que la victoire un jour, pour en emplir le monde,  
À son aile de flamme accrocherait son nom ?

Car tu fus le rivage où la voix fatidique  
A dit au flot vaincu : « Tu n'iras pas plus loin ! »  
Et le rempart sanglant où se brisa le coin  
Qu'enfonçait dans nos chairs le bourreau germanique.

Sur les pentes du Lange, ô frères pastoureux !  
Pensez aux fils de France endormis sous la terre :  
Parlez tout bas ainsi que dans un sanctuaire,  
Et craignez de troubler les ombres des héros.

1<sup>er</sup> février 1924.

---

1 Appelé aussi le Mandray. C'est sur son sommet qu'en 1914 l'invasion fut arrêtée dans cette partie des Vosges.

## LE COUARAIL

Quand l'hiver nous laissait tous nos soirs disponibles,  
Dans les temps fortunés où nos hameaux paisibles  
Ne connaissaient encor l'usine ni le rail,  
Pour les « loures », chacun ouvrait à tour de rôle  
Son « poêle » où voisins entraient sans protocole  
S'asseoir au « couarail ».

Descendu des « chezeaux », voici venir le groupe  
Et des fendeurs « d'essis » et des tisseurs d'étoupe,  
Les « marquaires » traînant des odeurs de bercail,  
Boquillons et schlitteurs, fils de la sylvie bleue,  
Et que fait en famille, accourir d'une lieue.  
L'attrait du couarail.

Puis voici la jeunesse à rire disposée :  
Les « boubes », du hameau dont la blaude empesée,  
Sur leur torse bombé, met des reflets d'émail ;  
Sous leur bonnet lorrain, sémillantes, gentilles,  
Dans un bruit de sabots, voici les jeunes filles,  
Les fleurs du couarail.

La « taque » où des lions soutiennent un cartouche,  
Ou le fourneau bourré de sciure et de souches,  
Fait ruisseler les pleurs le long du vieux vitrail ;  
Et pendant qu'au dehors la « montanière » gronde,  
Combien paraît au cœur reposante et profonde  
La paix du couarail.

Les vieux s'assoient en rond dans le brouillard des pipes ;  
Les aïeules mouillant leurs doigts gourds à leurs lippes,  
Font gaiement ronronner les rouets au travail ;  
Les petits, dans un calme, un repos méritoires,  
Attendent sagement, friands de ces histoires  
Qu'on narre au couarail.

La pluie et le beau temps est le sujet classique  
Qu'on entame d'abord ; de réplique en réplique,  
On parle des moissons, des poules, du bétail,  
On s'enquiert de la vie intime des ménages :  
Brouilles, cancans, procès, naissances, mariages,  
Charment le couarail.

Et quand chacun ayant, d'une façon allègre,  
Placé son grain de sel, même un fil de vinaigre,  
La chronique locale est revue en détail,  
On daube sur le fisc, le moulin, la boutique ;  
Sans trop s'aventurer, même à la politique,  
On touche au couarail.

Puis l'ancien sur son front passant ses mains ridées,  
Pour conter à son tour, rassemble ses idées ;  
Comme un livre illustré dont s'ouvre le fermail.  
Sa mémoire fidèle évoque les images  
De cette ample légende écrite au cours des âges  
Pendant le couarail.

Comme le bon vieux temps rend grand-père prolige !  
Les « odes », les « rapports », n'allant jamais sans rixe,  
« Dônages » et « tû-chien », pendaisons de cramail,  
Se mêlent aux récits fantastiques de guerre,  
Aux exploits des héros magnifiés naguère  
Dans le vieux couarail.

Jamais la métaphore au discours ne vient nuire ;  
Le patois, comme un rustre, a le droit de tout dire ;  
Mais si le verbe sent quelquefois un peu l'ail,  
Quand d'un geste fameux le récit se déroule,  
Le saint enthousiasme électriseur de foule  
S'allume au couarail.

Puis les « darous », les « trolls », les gnomes et les fées,  
Sabbats dont les démons étaient les coryphées,  
Puis la sorcellerie avec tout l'attirail  
Des jeteuses de sort et des donneurs de fièvres,  
Les striges, les « sotrés », « Culâ » têteur de chèvres  
Font peur au couarail.

Parfois aussi du poêle on sort la lourde huche ;  
L'orchestre du terroir alertement se huche  
Sur le lit que dérobe une alcôve à ventail ;  
Et l'antique crinclin ou le cornet sonore  
Fait en larges lacets jusqu'à la prime aurore  
Valser le couarail.

Quand les vieux plus rassis se retrouvent en nombre,  
On se livre au plaisir, du brelan et de l'hombre ;  
Et, le nez dans leurs jeux tenus en éventail,  
Tous combinent leurs coups, puis, les cartes jetées,  
De leurs rires bruyants, de clameurs dépitées  
Troublent le couarail.

Mais déjà de l'étable un chant de coq s'élance ;  
Pour réchauffer leur cœur et les munir d'avance  
Contre la brume où court le frisson de l'aiguail,  
L'hôte verse aux partants la goutte habituelle ;  
On trinque à la concorde ; on choisit le « poêle »  
Du prochain couarail.

Hélas! la guerre vint tout à coup nous surprendre ;  
En nos hameaux le sort, dans le sang et la cendre,  
A promené, quatre ans, ce lourd épouvantail,  
Dépeuplant notre sol, nous ôtant le courage ;  
Donnant le dernier coup à cet heureux usage,  
L'antique couarail.

26 février 1920.

## LES BURES

Lorsque l'hiver vaincu dans les vallons ruisselle,  
Un cri monte qui met en rumeur les hameaux :  
À la bure ! et nos gens au vieux rite fidèles,  
Allument les brandons au revers des coteaux.

Chaque « graine » a donné sa torche ou son obole,  
Pour cette œuvre où l'honneur du village est en jeu,  
Aux quêteurs qui s'en vont en chantant : « camirgole » !  
De foyer en foyer, lever l'impôt du feu.

Soufflant dans leurs doigts gourds, à travers les éteules,  
Les marmots ont traîné le bois et le paillis,  
Et, pendant huit jours pleins, édifiant la meule,  
Ont dîmé les bûchers et pillé les taillis.

Sur la côte assombrie, elle se dresse noire,  
Monument élevé pour la joie et qui fait  
Penser aux hauts bûchers allumés dans l'histoire  
Pour les forfaits fameux et pour l'autodafé.

Une clarté soudain dans la nuit vient d'éclorre  
Où mille autres, alors, s'allument à la fois ;  
La « bure » sur les monts met des lueurs d'aurore,  
Et sa flamme de sang lèche l'ombre des bois.

Un souffle de terreur semble remplir l'espace  
Au-dessus des vallons d'où se lèvent les yeux  
Vers les sommets bruyants, les sommets où s'enlace  
Le mystère de l'ombre au feu mystérieux.

## LIS BURES

Quand lis hevîs fondants rouhhal das lis bessines.  
In cri das lis hameaux mat tout è remoûmat :  
E le bure ! et lis jens, selon lè mode ancîne,  
Montât au haut dis rains où lis feus s'ellemat.

Chèque graine è denè sè wèle ou s'n obole  
Po faire in pus bî feu que lis autes sahos,  
Is galopis que vot chantant lè kemigôle  
Et quatat po lè bure è pussant pa mauho.

E sofiant das lus dôs élodis pa l'ardène,  
E trévî lis stoïos, de bô, de strè chajis.  
Ils ot, wandlant heut jos, montè lè mûle piène  
Dè dème dis halîs, dis smondes dis héjis.

Su lè holâie enfi haute et nare se drasse  
Lè mûle, monumat è lè jôie ésoci,  
Si strinje das lè neut, qu'è lè voyant a passe  
E çales où retianl lis saints et lis sorcîs.

Vaci qu'enne kiatè su lè côte élemâie,  
Mille feus è lû to sénat houfèr d'in cô,  
Comme si l'air do jo spandu su lis semâies  
D'enne fiame de sang lachit l'ombre do bô.

In frisso d'espavate la brut devale  
E lè besse où dant l'euch lis jens levat lis œus  
Haut-là dwa l'étadoûie où mailenant se male  
Lo mystère dé neut au mystère do feu.

Pendant que la jeunesse oubliant les symboles,  
Ignorant le passé sanglant et ténébreux,  
Autour du clair bûcher danse des farandoles,  
Rêveurs, sur les « réaux », se sont assis les vieux.

Chacun revoit en rêve incendiant les crêtes,  
Ces feux qui s'allumaient au frisson des tocsins,  
Dès que l'invasion, comme une hydre aux cent têtes,  
De la Lorraine en sang se rouvrait les chemins.

Puis c'est, dans le recul mystérieux des âges,  
Les aïeux, torturés par l'éternel effroi,  
Autour des feux, fêtant de leurs clameurs sauvages,  
Le dieu-soleil vainqueur des ténèbres, du froid.

Quand les brandons épars dispersés par les friches,  
Reluisaient dans la nuit tels des yeux de félins,  
Au logis, qu'embaumaient les beignets et les quiches,  
Pour boire à l'amitié, s'assemblaient les voisins,

Tandis que les garçons attardés sur les sentes,  
Grisés par la douceur de l'éternel refrain,  
Allumaient dans les cœurs des vierges rougissantes  
La flamme de l'amour dont leur cœur était plein.

Pendant que dans le soir s'ébauchaient les idylles,  
Un cri fusait : Je dône ! et d'autres voix en chœur,  
Aux noms des gars hardis enlaçant ceux des filles,  
Divulguaient aux échos tous les secrets des cœurs.

De la que lè jé nasse è l'éronde dis biandts,  
Réviant in duch pessè, chante dis trimazos,  
Lis vîs, l'esprit hantè de dûs et de légendes,  
Grîtus, se sot éhheus su lis piés dis réaux.

Das lû sèje ils voyat, élevès sulis faîtes,  
Lis fonès s'espeurnant au sinau dis tocsis,  
Quand chèque invasio comme eune hydre is cent têtes,  
Das lo sang, de Lôraine avout pris lis chemis.

Pis ç'a, das lo recul égreveinant dis èjes,  
Notis ancîns que tant de crainches tourmentat,  
Féant benian évo dis beulessees sauvèjes  
Au slo que, comme in dû, rémeune lo bî ta.

Enfi, quand deusturnis das lis treuhhes de côte,  
Tèls dis oeus de markâ reluhât lis tîhos,  
Lis wésis, po mainji lè chalande ou lis vêtes  
Et boure au boun accord, ratrat è lè mauho.

Lis boubes ébachus édajis das lis cruses,  
De triwène is coplets pa chèque èje repris,  
Charmat lis tares cœurs dis béïesses spavruses  
Et lis trinquat d'amour dot lûs cœurs sot répis.

D'in cô das lè neut dot l'ombre ne fait que crahhe,  
Je dône ! brait quiqu'in ; d'outes féant chorus,  
Pa kiopes élaïçant lis gahhos et lis ghanahhes,  
Lançat is qwète vats lis nas dis amourus.

Et la cloche, à la joie empruntant tous ses thèmes,  
Là-bas, le long des ans, sans trêve bruissait ;  
Aux douces unions succédaient les baptêmes  
Et notre vieux pasteur bénissait, bénissait.

Le progrès sous sa roue a broyé nos coutumes,  
Leur empreinte s'efface au cœur de nos enfants ;  
Hélas ! je ne vois pas venir sans amertume  
L'heure où le dernier feu s'éteindra sur nos champs.

Et je resterai seul à souffler sur la cendre,  
Heureux si dans mes vers on trouve les reflets  
Des lueurs que les temps virent des monts descendre  
Sur l'homme frissonnant dans la nuit des forêts.

24 mars 1913.

Bîn vite a se matait ennsequan è ménèje,  
Et lè kioche bès-là, lo grand de l'an branstiait ;  
Lis baptèmes séwant de tot près lis mérièjes  
Et, joïant, note vî curé beniait, beniait.

Lo progrès frache tout et vaci veni l'hure  
Où pus rîn do vî ta ne virait is éfants,  
Où je m'étads de wèr lè dérère dis bures  
Klaine et triste se stède in sâ su notis champs.

Et je demourerai po sofièr su lè çade,  
Bîn augrus si mis vers radat quique révi  
Dis raides que dis hauts l'homme voyit dehhade  
Quand lo slo dis bôs nars chessit lo rude hevî.

## LE PATOIS

Quelle fut ma surprise, après ma longue absence,  
Rentrant chez nous, d'entendre, enlaidi de gros mots,  
Torturé, travesti, le clair parler de France,  
Au lieu du vieux patois, aux lèvres des marmots.

À la façon d'antan, dans mon pays, personne  
Ne veut plus me répondre, et je souffre de voir  
Mourir dans l'air des monts le verbe âpre qui donne,  
Lorraine, à ta pensée, un accent de terroir.

Il fut l'enchantement de mes jeunes veillées,  
La voix de l'ancien temps, celle de la maman,  
Du père, des chers vieux, âmes qui sont allées,  
Ayant parlé français au bon Dieu seulement.

Dans les bois endormis sous la voûte clémente,  
Où je cherchais la paix dans le calme des soirs,  
C'est lui qui traduit la plainte véhémence  
De mon cœur de vingt ans qu'ont trahi tant d'espoirs.

Sur la porte rustique où la jeune « béïesse »  
Selon l'usage ancien reconduit son veilleur,  
Il perdait son tour gauche et sa verte rudesse,  
Et l'amour le rendait éloquent et charmeur.

Aussi, dans les longs soirs où la mélancolie  
Visite mon exil, en mon cœur je l'entends  
Vibrer comme un écho de ma rude patrie,  
Comme un appel des morts qui monte au fond du temps.

## LO PATWES

Je feus, éprès avou vouïéji bonne pèce,  
Bïn ébaubi d'oï, quand je ratreus étan,  
D'in français boriaudè se srevi notis rèces  
Au leu do vî patwès qu'a pâlait ennsequan.

C'ir in frut élaçant dè tire de Lorraine,  
In hertèje venu drât de notis ancïns ;  
Et je lègue è voyant qu'il n'in toci pahhaine  
Que se sosieuse co de wadèr in svet bïn.

Il charmeut m'n'éfance et trompeut mè misère  
Is loures, is cwérails ; c'ir lè wè de mis sûs,  
Dis tares vîs pwatis, père, moman, grand'mère,  
Awant praquè français seulemat au bon Dû.

Das lis bôs dremant zos lè versure dadiante,  
Où de neut m'n humeur sauvèje me poutait,  
C'ir co le que radait lè piandesse loquente  
De mo cœur de vèt ans que lè vie égrîtait.

Su l'euch où chèque sâ lè béïesse ébachuse,  
Selon l'usèje ancïn remeune so galant,  
Il pedait sè rudesse et sè mine horsuse  
Po deveni fiétrât ét se motrer éblant.

Quand, de neut tot pwa mi, remwat mis sovenances,  
Il sine das m'n ème, et tocou s'y malat  
Dis besses, dis hautous, lis lantes restinances  
Evo l'épel dis moûts montant dis crûs do ta.

Je t'aime, car tu fus, comme le pain de seigle,  
Fait à notre gosier, ô voix de ma maison !  
Mais l'école m'ayant aussi dicté sa règle,  
Mon cœur parle patois et français ma raison.

Le français, c'est la porte ouverte sur le monde,  
Où soufflent tous les vents qu'enfante l'infini ;  
Le patois, c'est la baie où la verdure abonde,  
Donnant sur le jardin où nos jours ont fleuri.

C'est le français qui jette en la mêlée humaine  
Ces appels que toujours nous avons entendus ;  
Mais notre vieux dialecte est la voix plus lointaine  
De la terre, du sang et des siècles vécus.

J'espérais voir rester, au cours futur des âges,  
Le patois au français immortel enlacé ;  
Mais notre livre est clos ; sur ses dernières pages,  
Ce dernier vestige est lentement effacé.

Nous irons maintenant, pris à la même cangue,  
Pour le même idéal refrénant nos instincts,  
Comme un troupeau, bêlant tous dans la même langue,  
D'un uniforme pas, vers les mêmes destins.

Mes neveux sauront s'en accommoder peut-être ;  
Quant à moi j'ai l'horreur de l'uniformité ;  
J'héritai des aïeux qui vécurent sans maître,  
Et je porte en mon sang mille ans de liberté.

8 août 1909,

Comme pain de treumsau t'a fait po note gouje,  
Et je t'aime, pâler de me pore mauho ;  
Mais j'ai lè marque aussi que l'écôle nos fouje ;  
Mo cœur praque patwès et français me raho.

Lo français ç'a lè poute éveude su lo monde  
Où sofiat tous lis vats trévîhant l'édalan ;  
L'aute a lo guinchena que lè wahhure éronde  
Et que rwète lo meix où notis jos colant.

C'a lo français que fait, das l'humaine malâie  
Lis lâjes remoûmats dot je menas lo bran ;  
Lo patwès a lè wè, das lo ta reculâie,  
D'in sang que feut hadi, d'in pessè que feut grand.

Il m'éraut fait boun wèr das lo corant dis éjes  
Demourèr élaici lo français au patwès ;  
Mais note live à kio ; note pore languèje  
Cède aussi zos l'éfoût d'in soi dehhant progrès.

Lè même hhnôle au cô, po lè même visâie  
Deléhhant çu qu'a note, au troupé réunis,  
N'awant pus qu'enne longue et pus qu'enne passâie,  
Je vos n'allèr tortus dwa même deveni.

Mis feus se pourrot bin è svette lwè soumatte ;  
Mais mi jmâ n'ai pévu haï drât das ïn rang ;  
J'hériteus dis ancïns que viqueunnet sna mâte,  
Mille ans de liberté que j'ai co das lo sang.

## LE PINSON

Ô cher petit pinson, oiseau de mon pays !  
Voilà que ton chant clair vibre devant ma porte ;  
Ma pensée attendrie aussitôt se reporte  
Vers le vallon caché d'où nous sommes partis.

Tous les ravissements que prête la musique  
Au cœur illuminé par l'art et par la foi,  
N'égalent jamais les attrait qu'ont pour moi  
Les accents familiers de ton refrain rustique.

De mes printemps n'as-tu point fêté le retour ?  
À l'ombre des grands pins où mon toit se dérobe,  
Ton organe puissant n'a-t-il pas charmé l'aube  
Où mon cœur de vingt ans s'éveillait à l'amour ?

Quand rien n'annonce encor la proche délivrance,  
À travers la rafale où le printemps glacé  
Combat encor l'hiver, splendide, hérissé,  
Le premier dans le val tu chantes l'espérance.

Alors quittant son feu, le marcaire dispos  
Rend à la liberté la mugissante aumaille ;  
Et la grive jalouse apprête dans les tailles  
Son organe rouillé par dix mois de repos.

Alors du sapin noir glissent les housses blanches ;  
Un long frisson parcourt les sous-bois ténébreux ;  
Le dégel en torrents change les chemins creux,  
Et la sève des monts s'élève dans les branches.

Le rossignol frileux ne vient pas jusqu'à nous ;  
Tes frères, quand au bois souffle la « montanière »  
Abandonnent en chœur la combe hospitalière  
Et s'empressent de fuir vers des climats plus doux.

Toi seul restes fidèle à la terre natale.  
Car toi seul as le cœur assez chaud pour lutter,  
Pour croire dans l'hiver au retour de l'été,  
Pour préférer la mort à la fuite automnale.

Tu nais, tu vis, tu meurs dans le même taillis,  
Attaché comme nous à ta rude patrie ;  
C'est pourquoi l'âme vibre, à ton chant attendrie,  
Ô cher petit pinson, oiseau de mon pays !

23 mars 1922.

## LE GÉROMÉ

Dans le soir retentit le cri des pastoureaux  
Et le concert joyeux des fouets et des sonnailles ;  
À l'étable, traînant son pis lourd dans la paille,  
La vache au ventre rond revient des pâtureaux.

Alors au flanc des monts la ferme se réveille ;  
Escorté par les chats, portant ses seaux de bois,  
Le marcaire s'en vient, et bientôt sous ses doigts  
On voit le lait jaillir et mousser dans la seille.

Le précieux liquide aux présures mêlé,  
Est soumis lentement à la chaleur de l'âtre  
Jusqu'au moment où comme une nappe d'albâtre,  
Dans les chaudrons d'airain s'étale le caillé.

Le laitage s'égoutte et durcit dans les « trottés »,  
On ajoute du sel et parfois du cumin ;  
Quand de la cave obscure ils prennent le chemin,  
Les matons sont déjà moulés en blanches mottes.

La fermière à son œuvre, et loin de tous regards,  
Met la dernière main ; la pâte s'élabore ;  
La croûte lentement s'épaissit et se dore ;  
Et le fromage naît de ces longs avatars.

Attrayant au regard, au goûter délectable,  
Comme un soleil couchant, rutilant et pourpré,  
Imprégné des senteurs des chaumes et des prés,  
Ainsi ce roi des mets apparaît sur la table.

Aux filles de nos monts il donne un teint de lait ;  
S'ils sont braves et forts, c'est que nos fils en usent ;  
Et si de boire dru les « plainards » les accusent,  
C'est que parfois il est copieusement salé.

Pour comprendre combien on l'aime et le révère,  
Il faut avoir goûté notre hospitalité  
Et s'être assis un soir de « loures » à côté  
Du fromage encadré de flacons et de verres.

Aussi quel montagnard osera me blâmer  
D'avoir tenté de faire en mes vers ton éloge,  
Toi qui portes au loin le renom de nos Vosges,  
Doux produit de mon sol, onctueux géromé !

5 janvier 1928.

## DANS LE SOIR

Les rayons des cités lointaines  
De la nuit vrillent le front noir ;  
Les souffles pesants des géhennes  
Lentement tombent dans le soir.

C'est le moment où dans le vague  
Le monde réel est noyé,  
Où le rêve émancipé vague,  
Tel, dans l'azur, l'aigle éployé.

C'est l'heure où la lune veloute  
De tes monts le dos sinueux,  
Ô terre natale ! où j'écoute  
Ton murmure mystérieux.

Je viens, comme un enfant qui t'aime,  
Repris aux charmes du berceau,  
Cacher un instant mon front blême  
Dans les plis verts de ton manteau.

Blotti sur ton sein, pauvre atôme,  
Dans la nuit sereine emporté,  
Je sens sur mon visage comme  
Le souffle de l'immensité.

Combien sont négligeables choses,  
Vus de si haut, vus de si loin  
Les objets de nos vaines gloses,  
Nos petits maux, nos petits riens !

Un moment j'échappe aux mensonges  
Dont l'humaine raison m'étreint ;  
En mon cerveau, chassant les songes,  
Descend un calme souverain.

Ignorant le mal de connaître  
Et le souci de tout savoir,  
Ainsi devait le vieil ancêtre  
Aux creux des monts dormir le soir.

7 septembre 1908.

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Aux lecteurs</i>	5
La Forêt vosgienne	7
Aux Vosges !	8
Pays vosgien	9
Au Sapin des Vosges	10
L'Ancien	12
Un Solitaire	14
Les Eclaireurs	16
Rescapé	18
L'Ouragan	20
L'Exilé	21
Le Hêtre	22
<i>Lo Bobho</i> (poésie en patois vosgien, Haute-Meurthe).	23
Xéfosse	28
Paysage d'hiver	30
Fleur des bois	32
La Cascade	33
La Schlitte	36
Le Hags	38
Les Genêts	40
La Masure	42
La Camirgole (chant vosgien)	44
Le Lange	47
Le Couarail	48
Les Bures	52
<i>Lis Bures</i> (poésie en patois vosgien, Haute-Meurthe).	53
Le Patois	58
<i>Lo Patwès</i> (poésie en patois vosgien, Haute-Meurthe).	59
Le Pinson	62
Le Géromé	64
Dans le soir	66